

DADIS SHOW
(En attendant la démocratie)

David Delhommeau

Éditions ThoT
Roman

Né à Paris en 1969, David Delhommeau a longtemps travaillé et milité dans le domaine de la solidarité internationale. Étudiant en Afrique et volontaire en Amérique latine, il est depuis toujours très attaché aux questions de la défense des droits. Parallèlement à son métier d'enseignant dans un lycée à Voiron (Isère), il écrit des romans inspirés d'hommes et de femmes au destin hors du commun. Son premier roman *Petit Go* est paru aux éditions ThoT en mars 2020.

Pour contacter l'auteur : david.delhommeau@wanadoo.fr

Pour Anne-Sophie, mon plus beau voyage.

« Chaque fois que je vais en Afrique, le chef d'État concerné vient me chercher en général très gentiment à l'aérodrome et, sur les quelques kilomètres du parcours, il y a toujours beaucoup de monde, et je regarde toujours attentivement ces gens parce qu'on apprend beaucoup plus dans un regard que dans un dossier [...] Les Africains sont joyeux, parce que les Africains sont joyeux par nature. Ils sont enthousiastes. Ils ont le sourire. Ils applaudissent. Ils sont contents. Ils voient qu'il y a un monsieur qui passe, cela leur permet d'être sur le bord de la route. Ils sont contents, bien ! »

Jacques Chirac, intervention dans le grand amphithéâtre du palais du Pharo, à Marseille, le 14 novembre 2004.

« À bas l'impérialisme ! À bas le néocolonialisme ! À bas le fantochisme ! »

Thomas Sankara, discours à l'Assemblée générale de l'ONU (extrait), le 4 octobre 1984.

PRÉFACE

L'histoire de l'humanité est pleine d'histoires de présidents, d'empereurs, de rois loufoques et mégalomanes qui ont nourri la littérature, le théâtre, mais également la chanson et le cinéma. Caligula, Néron, Ivan le Terrible ou encore, plus près de nous, Kim Il-sung, Jair Bolsonaro, mais aussi Donald Trump représentent, à des degrés divers et dans des contextes différents, le pire de ce que l'ivresse du pouvoir peut produire. Ils illustrent chacun à leur façon le précepte de George Orwell qui, dans son roman *1984*, se demandait comment un homme pouvait s'assurer de son pouvoir sur un autre ? En le faisant souffrir !

En Afrique, la liste des présidents fous et mégalomanes est longue. Mobutu Sese Seko (Zaïre), Idi Amin Dada (Ouganda), Jean-Bedel Bokassa (Centrafrique) ont pratiqué le pouvoir dans la violence et le mépris de leur peuple. Quelques documentaires gardent la trace du passage de ces personnages dans l'histoire de leur pays. *Général Amin Dada*, autoportrait de Barbet Schroeder (1974) et *Mobutu, roi du Zaïre* de Thierry Michel (1999) ne sont que deux exemples parmi d'autres.

Le capitaine Moussa Dadis Camara fait partie de la liste. Militaire arrivé au pouvoir en Guinée-Conakry par un coup

d'État en décembre 2008, il est resté un peu plus d'un an en exercice, jusqu'en janvier 2010. Son passage à la présidence de la Guinée-Conakry a été marqué par la violence et le désordre. Les *Dadis Show*, extraits vidéo d'interventions plus ou moins comiques du président, font encore aujourd'hui le régal d'une jeunesse moqueuse d'un président corrompu et incapable de résoudre les maux de sa société. Comme dans beaucoup d'autres endroits, l'humour reste une arme pour continuer à vivre ou survivre dans un pays miné par la corruption et les conflits.

Dadis Show est ainsi un roman qui s'inspire très librement de l'histoire du capitaine Moussa Dadis Camara. Les personnages et les situations sont inventés et présentés dans un registre caricatural, finalement pas si éloignés de la réalité. Ce roman s'inscrit dans la lignée d'une littérature – africaine notamment – qui a pour vocation de moquer les puissants.

Quelques grands discours historiques portant sur les relations entre la France et l'Afrique sont présents dans ce roman. Le général de Gaulle, Thomas Sankara, Julius Nyerere, Patrice Lumumba, François Mitterrand, Nicolas Sarkozy participent au bal tragique de cette histoire.

Ce roman est dédié aux Guinéens et en particulier à leur jeunesse, dont une partie traverse la Méditerranée pour fuir quand l'humour ne suffit plus pour tenir et résister.

DADIS SHOW

— Je me fous de ce que tu dis. Va-t'en, sale bâtard !

Dadis parle poliment à ceux qui le servent.

— Et dis au serpent de m'apporter une boisson !

Dadis donne à tous ses domestiques des noms d'animaux de la brousse.

La brousse. Dadis la méprise. Et avec elle tous les gens et les animaux qui y vivent.

— La brousse, c'est pour les sauvages.

Dadis insulte, humilie et se donne en spectacle. Il fait de grands gestes et écarquille les yeux. C'est pour que son photographe personnel ne rate rien.

Dadis veut entrer dans la postérité. Pour ça, il fera mieux que le Père de la Nation. Il laissera des statues, des autoroutes, des hôtels cinq étoiles.

Personne ne l'oubliera. Il lancera un programme de conquête de l'espace pour envoyer une fusée avec sa photo dessus dans le ciel.

Dadis est ambitieux et ne fait rien comme les autres. Il aime les chiens de race husky. Il en a trente-cinq. Il aime les limousines américaines. Neuf chauffeurs travaillent pour lui. Il adore les chaussures baskets, qu'il importe d'Europe par caisses entières.

— Dadis, Dadis, Dadis...

Dadis aime qu'on l'acclame. Surtout les femmes dont il aime les cris perçants quand elles le voient. Des femmes, il en a plein pour lui. Dans son palais, elles sont entreposées dans des chambres. Elles l'attendent.

— Dadis, Dadis, Dadis...

Dadis est fou, mais président. Il dirige son pays en prenant des décisions importantes chaque jour. Dadis a des conseillers mais il se fout de leur avis. Il les consulte et il les engueule pour rien.

— Dadis, Dadis, Dadis...

Dadis aime quand les enfants l'applaudissent. Massés le long de la route de l'aéroport, ils hurlent son nom en agitant de petits drapeaux. Ils sont contents de le voir. Dadis a plein de supporters, toujours heureux d'avoir un peu d'argent qu'on leur donne pour l'accueillir quand il revient de ses voyages officiels.

— Dadis, Dadis, Dadis...

Dadis aime être photographié. Son photographe personnel est toujours à côté de lui. Il prend des photos à chaque minute. C'est dans son contrat.

— Dadis, Dadis, Dadis...

CHAPITRE 1

L'ENFANT NOIR

Dadis, c'est son nom pour que ce soit facile à se rappeler. En tout, il s'appelle Jean Simon Balzac Coulibaly Dadis.

Là où il est né, tous les garçons de son âge ont des noms de personnages de l'Histoire de France. Personne ne sait pourquoi. Charles de Gaulle, Napoléon, Robespierre courent après des ballons, lèvent la main pour répondre au maître, jettent des cailloux sur les oiseaux. Les filles ont des prénoms normaux. Collette, Fatouma, Françoise regardent les héros de l'Histoire se battre en oubliant leurs noms importants. Jean Simon Balzac parle fort dans la cour. Il monte sur une pierre pour être plus haut.

— Mes amis. Écoutez-moi !

Puis il fait des discours avec plein de promesses incroyables. Comme le Père de la Nation qu'il entend dans le poste de radio.

— Mes chers compatriotes. Nous sommes maintenant libres. Plus personne ne nous commande. Nous allons faire le développement pour tous. Nous remplacerons nos bœufs de labour par des tracteurs. Tous les enfants iront à l'école et chaque ministre aura une voiture de fonction avec des gardes.

Comme son modèle, Jean Simon Balzac fait de grands gestes. Il mouline avec ses bras. On dirait Claude François qui danse, mais en moins bien. À l'école, Jean Simon Balzac apprend la libération. Tout est libération quand le maître parle. Libération du peuple, libération des colonies, libération de l'esprit. Dans la cour, avec les autres enfants, Jean Simon Balzac fait des petits sauts en criant : « Libération, libération, libération ». Il aime ce mot et ne comprend pas que ses amis aux noms de personnages historiques ne l'imitent pas.

Le Père de la Nation conduit lui-même sa voiture comme une vraie personne. Il traverse le village de Jean Simon Balzac. Sa fenêtre est ouverte et il regarde les enfants qui courent à côté de lui. Il ralentit et agite par la fenêtre un mouchoir blanc pour saluer. Les enfants essaient d'attraper le mouchoir blanc. Jean Simon Balzac a son jour de chance un dimanche. Il court vite et pieds nus à la hauteur de la porte de la voiture du Père de la Nation. Il le voit de près et peut entendre la musique qui sort de la radio. *Sympathy for the devil* des Rolling Stones. Jean Simon Balzac court et tend sa main. Il est fatigué, mais résiste. Le président lui donne son mouchoir blanc et accélère.

Le Père de la Nation est aimé de tous les gens. Mais c'est obligatoire ! On l'appelle le Père de la Nation, car il est le premier président du pays depuis son indépendance. C'est lui

qui commande tout le pays. Il dit qu'il est souverain comme un roi, sauf qu'il est président. Il n'a pas été élu, mais installé par la puissance coloniale. Il a été choisi parce qu'il est docile et obéit aux ordres qui viennent de Paris. Aux gens, il dit qu'il est révolutionnaire. En vrai, il fait tout pour que rien ne change.

À la télévision, il a son émission : *Allo président !* Il parle pendant des heures des chantiers qu'il réalise, des gens importants qu'il rencontre, des décisions qu'il prend. Toutes les cinq minutes, il dit « pour le bien du peuple ». C'est un assistant qui lui tend un panneau pour le lui rappeler. Les médias du monde entier parlent des discours du Père de la Nation. Ils le comparent à Fidel Castro, le président cubain. Le Père de la Nation ne comprend pas le leader barbu. Il ne parle pas l'espagnol. Mais il aime le regarder sur son projecteur à cassette. C'est son ambassadeur du pays de Castro qui filme ses discours à la télévision. Il lui envoie ensuite par avion spécial les cassettes avec des cigares et du rhum. Le Père de la Nation est souvent battu par Castro qui peut parler pendant quatre heures. Lui, le Père de la Nation, il est fatigué au bout d'une heure. Et puis, souvent, il n'a plus rien à dire.

Dans le pays, les gens regardent le Père de la Nation à la télévision. Les commentaires sont permis, mais que s'ils sont bien ! Très souvent, des gens ont peur, car ils ont de mauvaises pensées quand ils écoutent le Père de la Nation. Ils craignent que des policiers viennent les arrêter pour pensées négatives. Ils pensent qu'il peut voir à travers le corps et sonder les âmes

comme Dieu. Alors ils essaient d'avoir que des idées positives. Mais pour certains, c'est pas possible. Leur vie est trop dure.

Jean Simon Balzac aime l'école. Il est très populaire avec son mouchoir blanc du Père de la Nation. Tout le monde veut le sentir et le prendre dans ses mains. Pour le toucher, c'est non ! Jean Simon Balzac ne veut dessus que son odeur et celle du Père de la Nation. Dans la classe, il est toujours devant. Pour poser des questions au maître. Jean Simon Balzac aime la géographie. Pour les paysages qu'il y a dans les livres qui viennent de France. Les montagnes avec la neige et les autoroutes remplies de voitures le fascinent. Il n'en a jamais vu et il demande au maître où tout cela existe.

— Très loin, Balzac.

Jean Simon Balzac est curieux. C'est pas pour savoir qu'il pose des questions. C'est pour montrer qu'il est curieux.

Le maître l'appelle « Balzac ». C'est son diminutif de l'école. Il appelle Charles de Gaulle « Gaulle ». Des fois, sans savoir pourquoi, il dit le nom complet. Jean-Baptiste Molière est appelé Jean-Baptiste Molière. Louis de Bourbon aussi ! D'autres fois, il rectifie tout seul un nom donné, mais écorché par les parents. Il appelle Boltaire « Voltaire » et Casavano « Casanova ». Les parents sont ignorants de l'Histoire. Ils ne savent pas lire et écrire. Le maître ne sait pas pourquoi les garçons du village ont des noms de personnages historiques.

Dans la cour, Jean Simon Balzac défile en agitant son mouchoir blanc. Comme le Père de la Nation, mais sans la grosse voiture. Mais les autres enfants en ont marre de ce spectacle. En plus, ils peuvent seulement le sentir. Mais le mouchoir pue maintenant qu'il n'y a plus que l'odeur de Jean Simon Balzac ! Pour se faire remarquer, Jean Simon Balzac monte sur des pierres et parle aux enfants. Il répète les discours du Père de la Nation en mettant des mots que les autres élèves comprennent.

— Mes chers enfants (là, il ne change rien, le Père de la Nation parle comme ça), la route vers la liberté est un long chemin, parsemé de bouteilles de Fanta et de Coca. Nous allons vers le progrès, grâce à nos mamans qui font de très bons plats de riz-sauce.

Au début, ça marche, mais très vite les enfants sont fatigués des discours de Jean Simon Balzac. Ils préfèrent jouer au foot. C'est celui qui s'appelle Michel Platini qui est responsable pour former les équipes.

Jean Simon Balzac grandit dans un tout petit village. Les habitants vivent avec la terre. Ils cultivent du manioc et des ignames pour les vendre ensuite au marché. Chez lui, tout est en terre sèche. Les maisons en forme de rond (qu'on appelle des cases), les chemins pour aller aux champs, le terrain de foot. Le sol est dur et tout tordu avec des rayures. Quand il

joue au foot avec ses amis, Jean Simon Balzac compte sur la chance. Les trous et les bosses aident les joueurs moins forts en leur rendant des rebonds favorables. Ça énerve les bons joueurs qui rêvent de jouer sur des pelouses en Espagne ou en Angleterre. Le dimanche, le bord du terrain se remplit d'une foule hurlante. Elle encourage les joueurs et se moque des moins bons. Jean Simon Balzac aime la foule et ses encouragements. Par moments, il croit qu'elle l'encourage lui tout seul. Il court, dribble cinq défenseurs et tire au but. Le ballon frappe la barre transversale et rebondit derrière la ligne. Comme dans un rêve, Jean Simon Balzac court vers le banc des remplaçants et saute dans les bras de son entraîneur. Il entend au loin les commentaires des journalistes de télévision qui hurlent son nom et analysent pendant de longues minutes le ralenti de son exploit.

— Jean Simon ! Jean Simon !

Des millions de voix dévalent les tribunes pour acclamer le héros qui vient de marquer le but de la victoire en finale de la Coupe du monde. Jean Simon Balzac n'a aucune limite dans ses rêves. Il ne sera jamais un grand footballeur. Il réfléchit à un autre moyen pour être admiré des foules.

Jean Simon Balzac est bon élève. Mais pas excellent. Ses professeurs du lycée de la grande ville où il est en internat lui conseillent de faire ses études en France. Chez les militaires.